

## Festival du film fantastique, de science-fiction et thriller de Bruxelles

Thierry Horguelin

---

Number 67, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22852ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Horguelin, T. (1993). Festival du film fantastique, de science-fiction et thriller de Bruxelles. *24 images*, (67), 52-53.

## FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE, DE SCIENCE-FICTION ET THRILLER DE BRUXELLES

par Thierry Horguelin

**A**vec 45 000 entrées pour sa 11<sup>e</sup> édition, le Festival le plus roboratif de Belgique semble avoir battu son propre record de popularité. Et ce n'est que justice, puisque voici l'un des rares festivals vivant du pays, l'un des seuls aussi à soigner d'abord sa programmation et son public, plutôt que les cocktails et les petits fours. Délibérément éclectique, ladite programmation allie aussi bien des révélations majeures (*Reservoir Dogs*, *One False Move*) que les nanars pour séances cultes d'après minuit (*Chopper Chicks in Zombietown* de Dan Hoskins, dont le titre est déjà tout un programme). Les produits du gore ordinaire (le médiocre *Dr. Gig-gles*) y côtoient le dernier Raoul

Ruiz (*L'œil qui ment*) et la redécouverte d'un Franju méconnu (*Pleins feux sur l'assassin*). Le tout dans une ambiance réputée pour sa bonne franquette, qui multiplie aussi bien les concours de maquillage et les bals costumés que les occasions pour tout un chacun de prendre un pot au bar du festival avec Sam Fuller ou John MacNaughton, membre du jury cette année.

Passé un film d'ouverture sans intérêt (*Fortress*, de Stuart Gordon, brouet futuriste archiconventionnel de l'évasion impossible d'une prison à haute sécurité d'où-personne-n'est-jamais-sorti-vivant, où acheva d'avorter la carrière américaine de Christophe Lambert, où surtout l'on cherche en vain l'au-

teur du délirant *ReAnimator*), la cuvée 93 s'est révélée un excellent cru, placé sous le signe du mélange des genres et de l'excès dévastateur.

À commencer par l'icône-claie et désopilant *Braindead* de Peter Jackson (Grand Prix mérité d'Avoriaz 93), qui passe, avec un mauvais goût très sûr, les poncifs du gore à la moulinette de toutes les transgressions. Dans une petite ville de Nouvelle-Zélande, la morsure d'un singe-rat transforme une partie de la population en zombies cannibales et provoque, au cours d'un party apocalyptique, un joyeux festival de dépeçages, d'hémoglobine et d'éviscéra-tions. Mariant l'humour noir au grand-guignol en poussant le

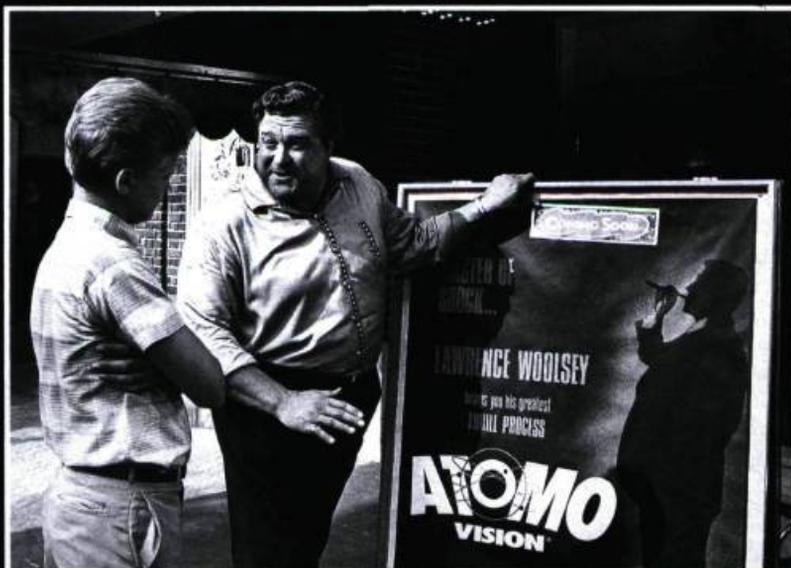
carnage jusqu'à la parodie outrancière, ce carnaval agressif repousse les limites raisonnables du gluant, du glissant et du collant; et, ce qui ne gâche rien, se livre à un formidable jeu de massacre contre la famille (et ses mères castratrices), l'Église (et ses curés de choc), la répression morale et la bonne société des années 50. C'est tout bonnement réjouissant.

Dans *Army of Darkness* de Sam Raimi, un vendeur de quincaillerie débile et manchot (une moderne tronçonneuse, plutôt qu'un antique crochet, remplace sa main droite!) se trouve parachuté dans un Moyen Âge de légende. Sa recherche du *Nécromicon*, un livre relié en peau humaine susceptible de le rapatrier au XX<sup>e</sup> siècle, réveille une armée de morts-vivants qu'il affrontera aux côtés du roi Arthur. Cette pochade bâclée, où le mélange des genres (heroic fantasy, gore, cartoon et parodie burlesque) s'annule au lieu de se fondre en un tout explosif, a inexplicablement remporté le Grand Prix du jury ainsi que le Prix du public. Comme pour Stuart Gordon, il semble qu'on tienne avec Raimi le cas, hélas fréquent dans le cinéma de genre, d'un cinéaste ayant fait naguère assaut d'imagination débridée avec trois fois rien de moyens (*Evil Dead*), et dont la personnalité se dissout de film en film.

Autre (légère) déception, *Histoire de fantômes chinois II*, du tandem Chin Siu-Tung - Tsui Hark. Reprenant le cocktail si particulier qui a fait le succès de la série, ce mélange de fantastique et de féerie, d'arts martiaux et de romance impossible avec de jolies fantômes, le film nous raconte une fois encore d'une caméra virevoltante l'éternel affrontement du bien et du mal dans une Chine médiévale. Le savoir-faire est au rendez-vous (effets spéciaux somptueusement bricolés sur un zeste d'érotisme et un brin d'ésotérisme), mais sans la magie ni la grâce du premier épisode.

À l'outrance grand-guignolesque, d'autres ont préféré une

Simon Fenton et John Goodman dans *Matinee* de Joe Dante.



nonchalance étudiée, pas moins attachante. C'est le cas de l'épatant *Innocent Blood*, que je persiste à tenir pour l'un des films les plus délicieux de ce début d'année. C'est aussi celui de *Matinee* de Joe Dante, qui offre un point de vue rafraîchissant sur une époque beaucoup sollicitée en ce moment (en passant, il faudrait s'interroger sur ce retour symptomatique des années Kennedy dans le cinéma américain, de *JFK* à *Love Field*). Si *Matinee* recrée remarquablement le climat de psycho collective qui accompagna la crise des missiles cubains, son originalité est de nous la montrer à travers les yeux de quelques adolescents d'une petite ville de Floride, qui vont assister au cinéma de quartier à la première d'un film d'horreur de série Z tourné par un émule de Roger Corman (formidable John Goodman), exploitant précisément, comme beaucoup de films d'épouvante de ces années-là, la peur atomique (ce qui nous vaut

un savoureux pastiche en noir et blanc). Entre *Pop Corn* et *Stardust Memories*, si l'on veut, cette chronique prétexte à un jeu de mises en abyme entre la salle et ses coulisses, entre la vie et l'écran, propose une réflexion modeste sur l'impact du cinéma et des médias sur la réalité, qui ne peut pas ne pas rappeler la panique nationale provoquée en son temps par l'adaptation radio-phonique de *La guerre des mondes* par Welles. C'est aussi l'occasion d'un nouvel hommage, où l'humour équilibre la nostalgie, à cette cinéphilie-bis (à base de *Revanche de la créature* et autres *Chose d'un autre monde...*) qui a nourri la génération des Dante, Landis, Spielberg. Mais contrairement à Spielberg dont il est un peu le Mr. Hyde, Joe Dante n'infantilise pas le jeune public auquel s'adresse ce divertissement intelligent.

Cela dit, les deux chocs du Festival auront sans conteste été les thrillers de Quentin Tarantino et Carl Franklin, qui renou-

vellent le genre chacun à leur manière. Là où *Reservoir Dogs* pulvérise la convention, *One False Move* privilégie plutôt un regard oblique sur les genres qu'il réaménage en les traversant: film criminel, road movie, americana, voire western (dans la confrontation finale). Sur le papier sans doute, pas une scène qu'on n'ait vue ailleurs, mais à l'écran pas une scène qui ne soit réinventée par une succession de décalages et de déplacements. Passé une ouverture-choc (un braquage entre dealers qui finit en carnage sanglant, filmé sans complaisance, avec une précision hallucinée), le film entrecroise les trajectoires de ses protagonistes en un nœud inextricable qui brouille les frontières indélicates du bien et du mal et sur lequel plane une fatalité inéluctable. Trois gangsters en cavale ignorent que la police, connaissant le lieu probable de leur planque, a envoyé sur place deux enquêteurs de la ville chargés de les cueillir à destination. Le piè-

ge est tendu, il n'y a plus qu'à attendre. Et c'est là que Franklin fait très fort, en profitant de ce temps faussement neutre de l'attente pour distendre la durée, inventer un rythme où les temps morts comptent autant que les temps forts (un peu à la manière de Charles Burnett), et creuser une série d'écarts, entre races, classes sociales, ville et campagne: le passé revient interférer sur le présent, les chasseurs et leur gibier, les criminels et les flics ne parviennent pas à tenir leur rôle. Scène après scène, le film y gagne une épaisseur, une richesse, une complexité, et pour finir une émotion qui ne doivent rien aux stéréotypes en vogue. Dans la lignée de *Badlands*, *One False Move* met en scène un vacillement continu du cliché. ■

## PHOTO STAR

*«Nous servons l'industrie du cinéma depuis maintenant 5 ans!»*

- SERVICE DÉVELOPPEMENT PHOTO COULEUR 1HR
- FILMS COULEUR, NOIR ET BLANC, DIAPOSITIVES
- AFFICHES, LAMINAGES, ENCADREMENTS
- PHOTO PASSEPORT
- PHOTO CARTE SOLEIL
- PHOTOCOPIES, CARTES POSTALES, CARTES SOUHAITS

4306, RUE ST-DENIS  
MONTRÉAL, QC. H2J 2K8

Tél.: 845-1027